

La vivresse

Kiara Di Benedetto - 2G

«Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse»

- Alfred Musset

Il y a ces ivresses dont on ne peut se défaire. Ses ivresses qui nous éprennent. Elle embolisent nos poumons. Elles nous déchargent de nos poids. Nous prennent la main, nous fait tourner dans une jolie valse avant de nous lancer dans une danse effrénée. Un rythme intenable. Quelque chose de grandiose, de spectaculaire. Où chaque lumière semblait plus forte, chaque musique plus assourdissante, chaque mouvement plus aisé. Où nous nous sentions plus libre.

Et dans ces ivresses quotidiennes, nous forgeons nos ressentiments. Nous assemblons nos folies pour ne jamais retomber. Ne jamais se désenivrer.

Nous sommes avides de sensations, de sentiments. Et dans ce refus obstiné de ne jamais se sentir mort intérieurement, nous nous noyons dans des marées profondes d'états d'esprit. Nous y plongeons pour ne pas y retrouver l'air. S'asphyxier pour mieux s'enivrer.

Et dans ces marées, nous apprivoisons l'ivresse.

Et moi, je les admire.

Dans cette rue, cet homme. Il était comme vous et moi. Détrompez-vous. Il l'est encore. Sous ses couches de vêtements détrempées, il est assis. Il attend. Ou il n'attend plus. Le destin est cruel lorsque nos choix le désappointe. Il n'a pas demandé cela. Il n'a jamais voulu cela. Mais il sent l'obligation de se sentir coupable, quand son regard croise celui des gens. L'homme n'a ni faim. Ni soif. Dans cette ruelle pluvieuse, il attend le retour d'un espoir. Une lueur dans les nuages. Il ne vit que sous les rebords des toits. Regardant le monde passer. Il ne ressent plus l'ivresse des émotions. Alors, il s'enivre d'alcool.

Plus loin, il y a ces deux gamins. Ils se racontent des histoires. Ils s'inventent un monde différent de celui d'une ruelle pluvieuse. Ils troquent la palette grisâtre de ce jour morose contre des nuances éclatantes. A dose de « on disait que... », ils exploitaient des contrées inconnues. Il ne se soucieront pas de l'heure, de la météo, de la pluie dans leurs cheveux, ou sur leurs vêtements. Rien n'était grave et tout était synonyme de jeu. Et les voilà dans cette course effrénée, ponctuée d'éclats de rire. Ils ne se doutent pas encore que le temps court plus vite qu'eux.

Ils détiennent cette énergie impérissable, cette joie rafraîchissante. Cette ivresse de jeunesse que nous perdons. Et que d'autres gardent.

Ce bar, dans la ruelle adjacente. Où lui était assis, sur le même banc, avec le même béret, la même boisson, à la même heure, chaque jour. Le même journal quotidien qu'il achète sur la route. Il s'abreuve des nouvelles pour se sortir de sa routine inlassable qui l'emprisonne. Il ne veut pourtant pas s'en défaire. Quand elle était encore là, il se désaltérait des surprises que la vie parsemait. Mais elle n'était plus là. Et le temps coulait entre ses doigts ridés. L'ivresse de vieillesse le menait dans une dance lente, au rythme continu. Il attendait la fin du morceau pour retrouver sa cavalière initiale.

Et il y a elle. Elle marche en trainant ses membres, râclant l'avant de ses chaussures sur le macadam. Elle se sent décalée. A contre-courant. Elle ne comprend pas ce qu'elle fait ici. Elle ne comprend pas ce qu'elle fait dans ce corps. Elle ne cultive aucun amour pour cet amas de chair qu'elle semble difficilement animer. Elle n'a pas trouvé sa voie. Elle n'a pas trouvé une raison de continuer à avancer, à se battre. Ivre de mélancolie, elle ne s'alimente que de tristesse. Ne s'enivrant que de cette émotion, elle la nourrit. Alors elle emplit ses lectures de drames et ses musiques de gamme mineure. Elle se sent vivre dans son désespoir.

Il y a elle, aussi. Elle descend les marches de son immeuble, lunettes de soleil sur le nez. Les nuages couvrent toujours le ciel. Mais elle ne veut pas que les gens voient. Elle ne veut pas qu'ils voient qu'elle s'était trompée. Elle ne veut pas qu'ils voient qui il est vraiment. Ivre d'amour, elle le protège. Elle ne sent que les caresses parmi les coups, n'entends que les rires parmi les pleurs, ne voit que le bien parmi son fiel. Elle ne rechignera pas ; La vie n'est pas un conte de fée. Les princesses qui vécurent heureuses était un rêve d'enfant. Elle avait bien grandi, et elle l'avait bien mérité.

Et en opposition, il y a ce couple. Ils entremêlent leurs doigts. La pluie ne les affecte pas. Ils déambulent, évitant les flaques, feignant d'y pousser l'autre, avant d'éclater de rire. Les passants sourient à entendre leurs gloussements. Certains, à leur passage, se remémorent leurs amours passés, quand d'autres se dissipent dans de douces folies amoureuses, des rêves improbables, ou simplement des idylles qui ont disparues quand ils n'ont pas fait preuve de courage au moment opportun. Et eux qui vivent, maintenant, qui mourront avec l'autre dans l'esprit, ou à ses côtés. Qu'en savent-ils encore ? Ils dégageaient ce halo d'allégresse. Ils illuminaient les rues mornes. Et quand leurs regards se croisaient une vague charnelle prenaient possession d'eux. Ivresse de désir qui les rendaient soudainement animal. Ils brûlaient l'un pour l'autre, d'un feu captivant. Un jeu de séduction tentant. Ils ne s'endormiront qu'à l'aube rosée.

Dans un angle, une femme porte une valise jusqu'au coffre ouvert d'une petite voiture blanche. Son fils, derrière elle, dépose un carton sur la banquette arrière. Alors il se tourne vers elle, et hausse les épaules. Il ne sait que dire. Et sa mère se tamponne les yeux. Il la prend dans ses bras. Elle s'agrippe à lui comme à un dernier espoir. Elle avait joué son rôle. Il n'a plus la même importance dès lors. Elle ne se détache de lui qu'après une dizaine de minutes. Alors il regarde sa montre et sa mère comprend. Il est temps.

Alors elle le regarde monter et démarrer. Ivre de souvenirs elle le voit encore minuscule, lui qu'elle berçait en priant pour arrêter le temps, pour ne vivre qu'avec ce petit bout d'elle dans ses bras, jusqu'à la fin. Mais il a grandi bien vite. Alors elle revoit les années devant ses yeux. Elle se sentira seule ce soir. Devant son miroir elle comprendra que la vie avait filée. Et qu'elle ne l'avait jamais remarqué. Elle se rendra compte de ses rides sur le bord de ses yeux. De ses filaments gris sur le haut de son crâne. Elle comprendra qu'elle ne vivra plus dans le présent, mais dans les souvenirs. Et son petit garçon qui s'éloigne jusqu'à tourner et disparaître au coin de la rue.

Quelques mètres plus bas, il y a cette jeune femme. Elle traverse les rues en tourbillonnant. Son sourire, contagieux. Elle secoue ses cheveux dans ses pas de danse. Charmant toute la ville. Enivrant l'odeur d'humidité par celle de son parfum fleuri. Elle ne laisse personne indifférent. Chacun se retourne à son passage. Elle éblouit. Elle intrigue. Elle intéresse. Qui pouvait-donc être aussi heureux lors d'une journée aussi orageuse. Mais elle était ivre de joie et personne ne saurait pourquoi. A-t-elle réellement besoin d'une raison ? qui a dit que l'orage devait être triste ?

Et dans ces ruelles, il y a moi. Divaguant. Observant. Admirant. J'absorbais chacune des émotions d'autrui. Je me mélangeais aux autres. Dotée d'une empathie sans fin, je me noie dans leurs émotions et m'enferme dans leurs pensées. C'est ce qui permet de m'enivrer. Alors je m'enivre des gens, je les laisse me rendre soûle. Et quand de leurs sentiments je me suis assez éprise. Je deviens ivre de mot, et tard le soir, j'écris des textes comme celui-ci. Je noircis des pages pour m'éclaircir les idées. J'écris, je relis, je rature, je déteste, je jette. Je vomis des phrases qui seront belles demain. Quand je serai moins ivre. Puis j'apprivoiserai mes écrits. Pour mieux me comprendre. Pour mieux m'enivrer.